

LA SEMAINE LYONNAISE.

Samedi 18 Décembre 1819. (N.° 12.)

LITTÉRATURE.

Epigrammes choisies d'Owen, traduites en vers français par feu M. de Kérivalant, publiées par M. de Labouisse. Un volume grand in-18., de 350 pages. (1)

Parmi les poètes latins modernes qui se sont exercés dans la carrière de l'épigramme, il en est peu qui aient eu autant de succès qu'Owen. Les Anglais l'appellent leur *Martial*. La plupart de ses petites pièces ont été traduites, ou plutôt imitées, dans les langues modernes, et surtout dans la nôtre, qui est peut-être la plus propre à exprimer les pensées fines et les traits ingénieux.

C'est une heureuse idée que d'avoir réuni en un corps d'ouvrage tout ce que nos nombreux recueils de poésies offrent des meilleures imitations d'Owen : car M. de Kérivalant ne figure pas seul dans le volume que M. de Labouisse vient de publier, il y est accompagné d'une foule d'écrivains dont les uns occupent les premiers rangs, et les autres une place distinguée sur le Parnasse français. Tels sont notamment. P. Corneille, Maynard, La Monnoie, Sénécé, Borde (de Lyon), Voltaire, Desmahis, le chevalier de Boufflers, Le Brun-Pindare, François de Neufchâteau, etc., etc.

Mais le mérite de l'ouvrage ne se borne pas à remettre sous les yeux du lecteur les pièces de cet auteur célèbre : on y trouve en outre un grand nombre de morceaux inédits ou peu connus, choisis avec goût et discernement. Des notes courtes, mais placées à propos, viennent de temps en temps rompre l'uniformité, et donnent un nouveau prix à cette collection, soit par les observations littéraires, soit par les rapprochemens inattendus et les anecdotes, qu'elles contiennent.

Le seul reproche qu'on puisse faire à M. de Labouisse, c'est d'avoir mis trop souvent à contribution un Antoine-Louis Le Brun, qu'il reconnaît lui-même pour un *Ecrivain médiocre*, et qui a aussi publié des *Epigrammes d'Owen traduites en vers français*, qui parurent pour la première à Paris, en 1709. Il est juste de remarquer en même temps que dans beaucoup d'endroits il ne rapporte les imitations de ce Le Brun que pour les comparer à d'autres, ou pour avoir occasion de faire quelque remarque intéressante. Par exem-

ple, une de ces pièces amène naturellement la citation des vers suivans, que dans un des derniers numéros de ce Journal on a donné comme nouveaux, tandis qu'ils ont été faits sur Louis XIV et ses ministres, par Saint-Evremond, et qui furent une des causes de son long exil en Angleterre.

Avec un pilote si sage
Et de si mauvais matelots, etc., etc.
Pages 266 et 350.

Nous terminerons cet article par un petit conte d'Owen, que nombre de poètes ont, à l'envi les uns des autres, tourné et retourné de plusieurs manières différentes :

L'autre jour le voisin Pierre
Disait que pour cent écus,
Il voudrait dans la rivière
Voir jeter tous les cocus.
Mais sa moitié, là présente,
Pour lui craignant le danger,
Lui dit en femme prudente :
Mon ami, sais-tu nager ?

Page 74.

M. de Labouisse attribue cette version à Andrieux : s'il veut désigner l'auteur des *Etourdis*, nous croyons qu'il se trompe. Du moins, nous avons souvent entendu réciter cette pièce comme de M. Andrieux-Poulet, né à Tarare, et mort négociant à Lyon, en l'an V, dont on ne connaît que quelques pièces détachées, mais qui avait un assez heureux talent pour la poésie légère. Isid. F.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Les personnes des Départemens, ayant en portefeuille des Productions Dramatiques, qui n'ont encore été représentées sur aucun théâtre, telles que *Tragédies, Drames, Opéras, Opéras-Comiques, Vaudevilles, Mélodrames, etc.*, et qui désirent les faire représenter dans la Capitale, peuvent en toute assurance, s'adresser à M. D'ORSAY, demeurant à Paris, rue Saint-Antoine, N.° 75, lequel se chargera de présenter et faire recevoir lesdits Ouvrages sur tel théâtre qui conviendra au genre de chacun d'eux; d'en surveiller l'exécution, et d'en percevoir les droits pour le compte des Auteurs, auxquels il ne réclamera de rétribution que pour les pièces qui auront réussi. (Il ne reçoit que les lettres et paquets affranchis.)

La Notice raisonnée des avantages et de l'utilité de ce nouvel établissement, (prix 60 cent.) Se trouve chez Chambet, Libraire, rue Lafont, N.° 2.

(1) A Lyon, chez M.^{me} Buynand, née Bruyset, impr.-libr., rue du Plat, N.° 8; et chez Chambet, libraire, rue Lafont, N.° 2. Prix: papier grand raisin d'Annonay, 3 francs; et papier vélin superfine, 6 francs. Il n'a été tiré que cinquante exemplaires sur ce dernier papier.

Que dans votre revue théâtrale vous n'avez point parlé de M. mes Duruissel et Leppel, cela ne m'étonne pas; on sait que ces dames, chargées des rôles que jouait M. me Bras, ne font tout au plus que les réciter: que vous n'avez pas dit un mot de l'orchestre, quoiqu'il fasse beaucoup de bruit, passe encore; mais, ce qui ne peut se concevoir, ce dont je ne reviens pas, c'est que vous avez poussé l'oubli des convenances jusqu'au point de ne pas consacrer une seule ligne au sujet, j'ose le dire, le plus utile de la troupe, *id est*, messieurs, au Souffleur. Je vois d'ici l'impression que fait ce nom sur votre esprit; vous réfléchissez un instant, et la certitude des services que je rends journellement au public et aux acteurs, vous engagera à réparer, dans votre prochain numéro, un oubli trop injuste, et dont je gémis avec d'autant plus de raison, qu'il ne coïncide que trop avec le peu de cas que semblent faire de moi d'ingrats camarades auxquels j'épargne plus de sifflets qu'ils n'ont de répliques dans leurs rôles.

Eh! ne croyez pas ici qu'un amour-propre irrité me fasse exagérer les bons offices que je leur rends.

J'en appelle à M. Auguste Cavé qui, malgré le secours d'un manuscrit qu'il porte toujours dans sa poche et relit à la hâte, à la laeure des quinquets, sait rarement ce qu'il dit, ou ce qu'il doit faire.

J'en appelle à M. Duchauve, dont la mémoire infidèle laisse toujours en chemin des phrases et des couplets entiers, et que ma voix flûtée remet dans la bonne route.

J'en appelle à M. Saint-Elme lui-même, quoiqu'il me donne infiniment moins d'occupation que les autres: que de fois sans mon aide serait-il resté en attitude, et la bouche ouverte! ce qui, comme vous savez, ne donne l'air spirituel à personne.

Je puis citer encore M. me Léon; cette Reine superbe semble s'être fait une loi expresse de ne pas dire un mot plus vite l'un que l'autre, de peser toutes ses phrases, et d'appuyer toutes ses finales: vous croyez peut-être que c'est pour mettre son débit en harmonie avec la hauteur et la pesanteur de sa personne, vous vous trompez, cette habitude ne lui a été donnée que par le besoin continu qu'elle a de mes services, sur-tout dans les momens pathétiques où elle perd la tête.

Pour achever de vous intéresser en ma faveur, je vous dirai un mot de mes tribulations, qui ne sont pas petites; malgré les efforts que je fais pour contenter mes artistes, j'y parviens rarement. Pour peu que M. Saint-Elme ne soit pas aussi applaudi qu'il croit le mériter par son talent, et que M. me Léon soit sifflée, parce qu'elle n'en a point, tous m'accusent. L'un me dit: vous ne m'avez point soutenu, et vous m'avez fait manquer un moment où je suis sublime. L'autre: vous me soufflez trop vite. J'ai beau représenter humblement au premier, que je l'ai suivi vers pour vers; et à la seconde, qu'elle est sujette à manquer de parole; on me répond avec beaucoup de dignité et d'un ton à faire trembler tous les *chassis des coulisses*: M., vous avez tort. Le moyen de résister à cet

argument. Sont-ils par aventure applaudis, oubliant que c'est à moi qu'ils le doivent par les soins que je me suis donné aux répétitions, où il est trop commun d'arriver sachant leurs rôles, l'orgueil soudain les transporte; dédaignant d'abaisser un regard amical sur mon humble retraite, ils affectent de passer et repasser devant, frappant du pied sur le tapis, et m'en faisant ainsi voler la poussière au visage: c'est là l'encens de leur reconnaissance.

Vengez-moi donc, Messieurs, du peu d'égard de mes artistes, ainsi que de l'oubli du *Journal de Lyon*, oubli qui ne laisse pas que de m'être sensible; car, il me semble que le *bénévole* rédacteur de cette feuille, ne parlant jamais que pour tout louer, devait étendre jusque sur moi la bénigne influence de sa plume.

Enfin, Messieurs, parlez un peu de moi; que, grâce à vous, mon nom, consigné dans votre feuille, aille d'âge en âge, transmettre à la postérité la plus reculée, le souvenir de mon mérite méconnu, et des services incalculables que je rends à d'ingrats camarades.

Votre très-humble serviteur,

BONVENT,

Unique Souffleur d'une troupe où il en faut au moins trois.

REVUE THÉÂTRALE. (3. me et dernier Article.)

La danse de M. Lasserre est brillante; je lui conseillerais seulement de soigner un haut de corps mal placé, et sur-tout d'animer une physionomie, je ne dirai pas froide, mais sans vie. Le physique de M. Ma-sillier est riant, il danse avec légèreté, et pirouette avec beaucoup de grâces. A voir la tournure grotesque de M. Esquilant, on devine aisément qu'il est *Plastron né* des soufflets et coups de pied qui se distribuent dans les ballets de Dauberval, Blache, etc; son jeu, quelquefois comique, n'est point assez varié. M. Moretti, votre troisième danseur, n'est point taillé pour les entrechats; et les pirouettes qu'il s'amuse à essayer, lui occasionneront tôt ou tard quelque chute funeste.

On m'a assuré que M. me Lasserre n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été: quant à son physique, il détruit toute illusion, M. lle Messy met dans sa danse une grâce et un fini précieux; sa figure est intéressante, et sa pantomime laisse peu de chose à désirer. M. me Lavancourt, troisième danseuse, paraît avoir reçu de la nature des dispositions qu'elle a trop peu cultivées pour son intérêt et vos plaisirs; pour M. lle Mimi Dupuis, elle est fort jeune, et vous pouvez espérer que le travail et le temps lui donneront les qualités qui lui manquent, c'est-à-dire, la vigueur, la grâce et l'aplomb. M. lle Bertrand joue les *Vénus* et autres rôles marqués de pantomime avec intelligence, mais peu de cette expression qui sait tout animer. La personne qui montre à M. lle Constance Berthet à jouer la pantomime, devrait lui apprendre à être plus sobre de gestes, sur-tout dans le rôle de Daniel, de la chaste-Susanne, où elle remue tête et

jambes et bras, aussi bien qu'un tyran de mélodrame. Pour votre corps de ballet de femmes, car un amateur n'oublie rien, le premier quadrille est agréable, le second passable, et le troisième passé.

Je ne finirai point sans dire un mot de M. Roger. Ce maître des ballets, dessine ses groupes d'une manière pittoresque; ses pas sont réglés avec goût, mais il n'est pas toujours heureux dans le choix de sa musique; témoin celle d'un certain pas de quatre dont rien n'égale l'ennuyeuse monotonie. Son *Bazard*, fort improprement qualifié du nom de ballet, ne suffit pas pour le juger comme auteur; en qualité d'acteur, sa pantomime, qui n'est pas toujours ce qu'elle devrait être, annonce néanmoins de l'intelligence et l'habitude de la scène.

Enfin, Monsieur, je me résume; l'ensemble de votre troupe est bien peu digne de la seconde ville du royaume. En effet, sur près de trente sujets qui composent la comédie et l'opéra, huit au plus ont du talent; savoir: MM. Saint-Etienne, Revelle, Verteuil, Boucher; M. mes Chaubert, Fabre, Folleville et Lalande. — A l'exception de quelques-uns des sujets que vous venez de citer, l'Administration fait maison nette l'année prochaine. Quarante artistes au moins quittent notre théâtre: puissent les quarante remplaçans avoir au moins du talent comme quatre! Y...

PALINODIÉ.

Il ne fallait rien moins que la réclamation d'un tribunal suprême scholastique, pour me prouver que le professeur C.** est passé maître en science profonde; j'aurais pu toutefois plaider sur ce premier point, vu que ce tribunal ne faisant qu'un avec ma partie adverse, je pouvais lui appliquer cette maxime d'un vieux procureur bas-Normand: *Testis unus, Testis nullus*. Mais, comme on m'assure que *les bases de sa science sont assises sur ses honorables travaux*, je veux bien reconnaître qu'il est l'Hippocrate de l'art obstétrique; et que les Viricel, les Martin, les Montain, les Bouchet, les Janson et tous leurs confrères les plus illustres ne doivent marcher qu'en seconde ligne.

Quant à mon second point, je soutiendrai toujours qu'il est indécent à un orateur d'attaquer la réputation de ses confrères pour illustrer la sienne; (et je l'ai dit pour dévoiler cette petite tactique que certains individus mettent si bien en usage depuis quelque temps.) que M. le professeur n'a pas besoin d'aller rechercher dans une autre pratique *les tristes effets de l'ignorance* dans l'art des accouchemens, dont il ne manque pas d'exemples sous ses yeux. Que s'il respecte ses confrères, on le respectera de même; mais que toutes les fois qu'il se permettra de les dénigrer dans ses discours ou ses écrits, on en donnera avis au public.

Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier, J'irai creuser la terre, et comme ce Barbier Faire dire aux roseaux par un nouvel organe, Midas, le Roi Midas a des oreilles. . . . *Boibeau, Sat.*

Tel est aussi mon dernier mot.

MEZIERES, D. C. A.

L'Egalité.

J'ai beaucoup de respect pour mon propriétaire; car il est riche! La fortune est une divinité qu'on adore partout; qui, pour faire des prosélytes, n'a pas besoin d'apôtres, et dont les autels sont couverts d'offrandes portées dans le silence et sans ostentation. On y voit sacrifier tour à tour l'honneur, l'opinion, les liens du sang, la fidélité, la reconnaissance, toutes choses bonnes en elles-mêmes, mais moins que l'argent, sans doute, puisqu'on n'entend jamais des plaintes de ceux qu'il a récompensés.

Revenons à mon propriétaire. Il était en 1815 charron à la barrière du Roule; je ne sais par quelle gradation il s'est élevé peu à peu. Mais, après avoir travaillé pour les Messageries de la rue du Bouloy, il est devenu conducteur de diligence, puis associé d'un entrepreneur de voitures publiques... Comme il est intelligent, il a manqué deux ans après, s'est fait propriétaire d'une belle maison à Saint-Cloud, et d'un petit hôtel au faubourg Saint-Germain: c'est là que j'ai loué un pavillon qui me coûte six cents fr. J'ai vu le moment où cette affaire ne se terminerait pas; M. M... n'aime pas les nobles: et, pour en admettre parmi ses locataires, il faut de bons répondans, et presque un cautionnement. Je donnai pourtant des renseignements si favorables que je fus admis, et qu'il voulut bien me pardonner d'être né Marquis de***, en songeant que ce n'était pas ma faute, et que je n'avais pu faire autrement. Comme je suis déjà vieux et fort sédentaire, je convoitai bientôt une des richesses que M. M... appréciait le moins. Il avait acheté d'occasion une excellente bibliothèque dont il ne connaissait aucun ouvrage; mais aussi peut-on tout lire? M. M... lit, reçoit et digère, dans une même semaine, la Minerve, l'Indépendant, le Constitutionnel, et une demi-douzaine de petits libelles particuliers qu'il parcourt quand il veut s'endormir. A l'aide de lectures si lumineuses, M. M..., qui à la vue un peu faible, reste tout ébloui; il brûle d'ardeur pour une liberté qui n'ajoutera rien à la sienne; il ne rêve que régénération, égalité; et je suis confus moi-même du chagrin involontaire que lui cause mon titre de Marquis. A la vérité, il le prononce d'un air si méprisant que j'ai tout lieu de rentrer en moi-même, et d'en sentir la vanité.

Si je sors à pied par un temps incertain, je tends dire à sa fenêtre: Ah! mon Dieu, ce pauvre Marquis va être mouillé! Si la servante m'apporte du thé, c'est encore le déjeuner du pauvre Marquis. Cette épithète sort sans cesse de sa bouche, et toujours avec une malignité dont j'ai quelquefois la sottise de m'affecter. Je ne demande rien à M. M...; je le paie à merveille; je lui parle très-poliment; et jamais de ma naissance: pourquoi donc lirais-je du dépit dans ses yeux? Le désir de m'humilier... Et comment faut-il faire pour devenir au moins l'égal de M. M..., ancien charron, conducteur, banquieroutier et propriétaire?

Nous eûmes, il y a quelques jours, un entretien assez vil sur l'égalité; je lui laissai dans cette discussion tout l'avantage: car, ennuyé de toutes ses petites

vexations, j'avais résolu de le quitter, en prenant un peu ma revanche, et en le corrigeant d'une opinion que je vois toujours dans sa tête, et jamais dans ses actions.

En conséquence, je le prie avec instance d'accepter à dîner, dans mon petit pavillon, pour le dimanche suivant. M. M... me regarde avec surprise, et me refuse d'abord; j'insiste, je le presse, je me fâche, il se rend. Mes mesures étaient prises depuis quelque temps, et je me réjouis un peu malignement de la fête que je lui prépare.

Ce n'était pas sans difficulté que j'avais fait faire dans Paris la recherche des premiers compagnons, des premiers amis, et même de quelques parens de M. M... Tout le monde n'est pas heureux! Les uns n'avaient pas prospéré dans leur état; les autres s'y étaient soutenus sans s'y être enrichis; presque tous étaient encore soumis à un travail honorable, mais obscur.

Sous le prétexte de leur donner de l'ouvrage, je leur fais dire de venir chez moi, et je donne tous ces rendez-vous pour le même jour et le même moment. Ils y viennent sans méfiance, sans surprise, ignorant parfaitement que la maison que j'habite est aussi celle de M. M... Ce dernier arrive, entre, reste confondu: et, pendant qu'il hésite à saluer, j'ordonne à mes gens de servir le dîner. Je désigne à chacun la place qu'il doit occuper. Je suis à la gauche de M. M...; mais l'ancien conducteur qu'il a remplacé rue du Bouloy, est à sa droite. Ils se regardent tous, plus honteux que satisfaits de mon invitation; mais je suis décidé à ne point voir l'embarras que je cause. Je bois à la santé de M. M...; à celle du conducteur, du commissaire, etc., etc. Mon vin les met en gaieté, la timidité cesse, et la familiarité la remplace! On rappelle à mon propriétaire mille traits grivois de sa jeunesse, dont il est très-honteux; il s'efforce de sourire; mais il étouffe, et, dès qu'on est sorti de table, il m'entraîne dans l'embrasure d'une fenêtre. — M. le Marquis, me dit-il, avec l'expression de la colère, quelle a été votre but en ramassant tous ces gens-là? — De vous prouver que vous n'avez converti. Tous les hommes sont égaux, et jusqu'ici je n'ai vu de près que ceux d'un rang conforme à ma naissance. Aujourd'hui je rassemble vos anciens amis, et je veux en faire les miens: — Mes amis! prenez-vous toute cette canaille pour mes amis? Il y a vingt ans que je ne les avais vus. — Que dites-vous là, M. M...! Je vois que je ne vous avais pas compris: l'égalité! c'est abaisser ceux qui sont au-dessus de nous, sans nous mettre de niveau avec ceux qui sont au-dessous.

Je vous souhaite le bon soir.

BULLETIN DES ÉVÉNEMENTS.

— Les statues en plâtre qui doivent garnir la nouvelle salle construite au palais Saint-Pierre, pour la sculpture, sont arrivées de Paris. Elles sont très-belles

et feront grand plaisir aux amateurs. On s'occupe de les placer sur leurs piédestaux, et tout fait espérer que le public jouira bientôt de la vue de ces statues.

— Le 12 de ce mois, une jeune fille, âgée de 22 ans, s'est précipitée dans un puits, situé rue Neyret, en quittant sa sœur qu'elle était allée voir; elle a été retirée sur-le-champ, et transportée à l'hôpital; il lui reste de cet accident, un état d'idiotisme presque complet.

On attribue cet acte de désespoir à un accès de démence.

Dans la nuit du 14 au 15, on a fait une tentative de vol, en cherchant à fracturer la porte d'une boutique d'un marchand cordier, rue de la fromagerie. Le vol n'a pu être consommé.

— Dans la nuit du 15 au 16, un détenu, condamné à cinq ans de réclusion, s'est évadé de la prison de St-Joseph, en se mêlant, après être parvenu à sortir de la salle où il était détenu, avec les vidangeurs qui faisaient l'extraction d'une fosse d'aisance de ladite prison, et en roulant quelques tonneaux avec eux, et il s'est sauvé par ce moyen.



A V I S

ÉCOLE D'ENSEIGNEMENT MUTUEL,

Etablie à Lyon, rue Champier, N.° 3, au 1.^{er} étage, près la Halle aux blés, par M. J. E. S. MÈGE, ancien capitaine d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur.

Le Chevalier MÈGE enseigne, d'après la nouvelle méthode, le catéchisme, la lecture, l'écriture, la grammaire française, l'arithmétique et le dessin linéaire.

Prix: 4 francs par mois pour les quatre premières classes, et 6 francs pour les quatre dernières, y compris toute espèce de fournitures, telles que tableaux, ardoises, crayons, porte-crayons, livres, papier, plumes, encre, chauffage, etc.

Les exercices ont lieu le matin de 9 heures à midi, et le soir d'une heure et demie à quatre heures et demie, depuis le 1.^{er} novembre jusqu'au 1.^{er} mars: et pour les autres mois, de 9 heures à midi; et de 2 heures à 5 h., le soir.

A vendre, pour cause de prompt départ, et à bon compte. La suite d'un cabinet de lecture bien achalandé, dans un quartier propice. On cédera à bas prix divers ustensiles nécessaires.

S'adresser chez M.^{me} Monin, modiste, Allée des images.

Dans un article de notre précédent N.°, signé par des Elèves des Hôpitaux, concernant M. C***, professeur d'accouchement, en parlant de la réputation de M. C**, on a mis les bases de la science; il faut lire: les bases de la sienne.

On vient de mettre en vente le *Chansonnier des grâces*; pour 1820, avec musique gravée et une très-jolie figure; il se trouve chez Chambet, libraire, rue Lafont, N.° 2.